

Thomas Paine

Le Sens commun



Présentation de Jean-Pierre Boyer
Traduction annotée de Bernard Vincent

LES CAHIERS DU SEPTENTRION

Extrait de la publication



THOMAS PAINE
LE SENS COMMUN

Présentation de Jean-Pierre Boyer
Traduction annotée de Bernard Vincent

THOMAS PAINE
LE SENS COMMUN



Extrait de la publication

Les éditions du Septentrion reçoivent chaque année du Conseil des arts du Canada et du ministère de la Culture et des Communications du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Illustration de couverture:

Révision: Solange Deschênes

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire au
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
ou par télécopieur (418) 527-4978

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Sillery (Québec)
G1T 1Z3

Distribution Univers
845, rue Marie-Victorin
Saint-Nicolas (Québec)
G0S 3L0

© Aubier 1983, pour la traduction

Dépôt légal – 3^e trimestre 1995
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

AVANT-PROPOS

THOMAS PAINE est certainement l'un des plus grands pamphlétaires politiques du XVIII^e siècle des Lumières. Cet Anglais d'origine, dont le destin, à la fois extraordinaire et pathétique, se confond avec l'avènement de la démocratie moderne, est l'auteur de trois œuvres majeures qui connurent un succès sans précédent dans l'histoire de la littérature et notamment des écrits politiques.

Le Sens commun (1776), *Les Droits de l'Homme* (1791-1792) et *Le Siècle de la raison* (1793-1794) constituent ses principaux textes pamphlétaires et contiennent l'essentiel de sa pensée politique, singulièrement audacieuse et visionnaire pour l'époque. Cet ami de Franklin, Washington, Jefferson, Lafayette, Condorcet, Danton, Priestly et de plusieurs autres révolutionnaires de l'époque fut autant le pourfendeur intraitable de toutes les formes de tyrannie que le défenseur acharné des idéaux démocratiques et des droits humains universels. Passé de l'Angleterre à l'Amérique pour y faire triompher la

cause de l'indépendance, retourné en Europe pour soutenir la révolution française et appuyer les efforts de ses compatriotes républicains, puis revenu aux États-Unis pour y terminer sa vie dans la plus grande incompréhension et la solitude, Thomas Paine n'en mérite pas moins, selon certains, le titre de « premier révolutionnaire international » et de « citoyen de l'univers ».

Son histoire exemplaire et ses écrits politiques continuent d'inspirer de nombreux humanistes et démocrates à travers le monde et c'est dans le but de raviver son combat en faveur de la liberté, de l'égalité, de la justice sociale et de la dignité humaine que j'entreprends ici de partager le récit de sa vie et l'actualité de son œuvre avec mes compatriotes québécois. Et le moment est d'autant plus propice que plusieurs d'entre eux militent déjà pour la cause d'un Québec souverain et démocratique.

Pour mieux faire connaître ce compagnon de route que devient ici Tom Paine, comme on l'appelle familièrement, je procède au récit d'une première tranche de sa vie, de 1737 à 1776, avant de présenter son premier texte pamphlétaire, *Le Sens commun*, qui demeure non seulement l'œuvre emblématique mais aussi un véritable catalyseur de l'indépendance américaine.

Après l'œuvre de Paine, je termine le récit de sa vie, de 1776 à 1809, pour la compréhension de la suite de son incroyable périple. En dernière partie de ce livre, j'envisage aussi de boucler la boucle de ce fascinant voyage dans le temps où se croisent les destins similaires de Tom Paine et de Fleury Mesplet, ce

premier imprimeur et libraire montréalais qui fut le principal diffuseur des Lumières et des œuvres de Paine au Québec. Ce sera finalement l'occasion d'investir le passé au profit de l'avenir, de manière à ce que la mémoire des ancêtres puisse stimuler l'imaginaire et raviver l'espoir des générations futures¹.

1. Pour ma part, je tiens à remercier les professeurs Bernard Vincent et John Keane dont les écrits stimulants ont nourri mes recherches sur Thomas Paine, ainsi que Edmund et Ruth Frow qui m'ont si généreusement accueilli et donné accès aux archives du Working Class Movement Library à Manchester. Je veux remercier également mes compatriotes et amis Gaston Miron, Liane Flibotte, Danielle Lafontaine et Marcelle Cinq-Mars qui m'ont encouragé et soutenu dans la préparation et la publication de cet ouvrage.

LA VIE DE THOMAS PAINE
AVANT LA PUBLICATION
DU *SENS COMMUN*
1737-1776

Né à Thetford dans le comté de Norfolk en Angleterre, le 29 janvier 1737, Thomas Paine est issu d'une famille très modeste. Enfant unique de Joseph Pain, artisan-corsetier, et de Frances, sa mère anglicane de tempérament austère, le jeune Thomas fréquente le Grammar School de Thetford jusqu'en 1750. Ayant « un penchant naturel pour les sciences », il y excelle déjà en mathématiques mais est tenu à distance de l'enseignement du latin, une langue estimée trop « papiste » par son père. Élevé par ce dernier selon les préceptes du quakerisme et de la morale humaniste propre à la Société des amis, Paine développe très tôt une profonde aversion pour la cruauté des punitions corporelles et de la peine de mort, fréquentes à l'époque. On raconte même que le jeune Paine fut scandalisé par le récit biblique de la

supposée indifférence de Dieu face à la mort de son propre fils, « alors que tout homme aurait été pendu pour cela ».

Son profond scepticisme à l'égard des religions dites révélées, qu'il conservera toute sa vie, l'amènera même à consacrer son dernier grand pamphlet, *Le Siècle de la raison*, à une critique historique radicale de la Bible et des superstitions entretenues par le clergé. C'est que Paine, une fois converti au déisme naturaliste des adeptes de la science newtonienne de son temps, finit par affirmer : « Ma propre conscience est mon église et ma seule religion est de faire le bien ». Cela dit, il demeure très attaché aux valeurs fondamentales du quakerisme, la philanthropie et le radicalisme moral, en rejetant toutefois l'austérité et le pacifisme neutraliste des Quakers.

Thomas Paine sera d'abord et avant tout l'ennemi juré de toutes les formes de despotisme ou d'injustice et le défenseur de la liberté et des droits humains universels. Mais avant de voir comment sa formation initiale et son cheminement personnel vont marquer l'ensemble de son œuvre pamphlétaire, et notamment *Le Sens Commun*, poursuivons le récit des premières années de sa vie.

Après avoir travaillé pour son père, de 1750 à 1757, comme apprenti corsetier, Paine, rêvant déjà de voyages et d'aventures, quitte son village et le milieu familial pour s'engager sur un navire corsaire, *The Terrible*, sous les ordres du capitaine William Death. Après un bref retour au bercail, il s'embarque à nouveau comme « privateer » sur le *King of Prussia*, commandé par le capitaine Mendez.

À l'âge de vingt ans, il décide de s'installer à Londres où il travaille d'abord chez un corsetier nommé Morris. Toujours avide de connaissances, Paine commence déjà à s'intéresser à Newton, au rationalisme et à la philosophie des Lumières en assistant régulièrement aux conférences données, à Londres, par Benjamin Martin et James Ferguson. Cet intérêt marqué pour la science et la pensée moderne l'incitera d'ailleurs à développer, dans la foulée de Locke et de Rousseau, sa « religion civile » et sa philosophie politique républicaine, mais à explorer aussi les possibilités pratiques de la physique newtonienne en réalisant lui-même quelques inventions pour le moins originales. Paine sera en effet le concepteur et le maître d'œuvre d'un pont en fer à arche unique et sans pilier d'une longueur de 400 pieds, puis l'inventeur d'une chandelle sans fumée et d'un moteur propulsé à combustion de poudre.

Mais à la fin de 1758, Paine n'est encore qu'un simple artisan-corsetier. Il décide alors de s'installer à son propre compte mais sans trop de succès, à Douvre, puis à Sandwich dans le Kent où il épouse, le 17 septembre 1759, Mary Lambert qui mourra cependant un an plus tard. Voulant alors refaire sa vie et même réorienter sa « carrière » à l'instar et sur le conseil de son beau-père, Paine choisit de retourner à Thetford pour étudier et y exercer, dès juillet 1762, le métier de fonctionnaire auxiliaire de la Régie des douanes. Ayant pour tâche d'inspecter et de percevoir la taxe d'accise sur certaines marchandises, il est ensuite muté, au début de 1763, à Grantham puis à Alford, en août 1764. Mais voilà que Paine est

renvoyé de la Régie l'année suivante, pour avoir manqué de vigilance dans l'exercice de ses fonctions. Il se voit donc forcé de reprendre son plat métier de corsetier. En 1766-1767, il est cependant embauché comme surveillant dans une école de Londres puis de Kensington.

Insatisfait de son sort, il entreprend de s'amender par lettre de doléances auprès de la Régie qui finalement le réintègre dans ses fonctions en février 1768, à Lewes dans le Sussex. Sitôt arrivé dans ce nouveau milieu politiquement plus dynamique, Paine fait la connaissance du militant quaker Samuel Olive, propriétaire d'une petite boutique de tabac, dont Paine d'ailleurs s'occupera jusqu'en 1774, tout en participant très activement aux soirées politiques et littéraires à l'auberge White Hart de Lewes.

Toute cette période, avant que Paine décide finalement d'émigrer en Amérique, s'avère déterminante pour lui car c'est là qu'il commence à s'engager et à se former politiquement. C'est au « White Hart Evening Club », où se rencontrent quotidiennement plusieurs petits commerçants et artisans politisés, que Thomas Paine commence à manifester son véritable talent de pamphlétaire. Il sera même élu par ses compères « General of the Headstrong war » tant il s'avère déjà, selon son ami et futur biographe Thomas Clio Rickman, « persévérant dans une bonne cause et obstiné dans une mauvaise ».

Après un second mariage avec Elizabeth, la fille de Samuel Olive, décédé entre temps, Paine fait un séjour à Londres en 1771 et s'intéresse de près au mouvement populaire « Wilkes and Liberty » qui

agite la métropole au cours de 1772-1773. À la fois membre du Parlement et éditeur d'un petit journal satirique, le *North Briton*, Wilkes s'en était pris aux politiques du gouvernement de Lord Bute et avait apparemment insulté le roi. Or, son expulsion de la Chambre des communes et sa condamnation à vingt-deux mois de prison pour libelle avaient déjà suscité, en février 1769, la formation d'une société de défense du Bill of rights qui réclamait, entre autres, une représentation accrue de la population et des élections annuelles au Parlement. Catalyseur involontaire de ce mouvement de réformes parlementaires, car Wilkes n'était aucunement républicain, sa cause met néanmoins en lumière la corruption gouvernementale et suscite la mobilisation des petits commerçants, des artisans et des classes laborieuses, totalement exclus alors du processus électoral et politique. À cette époque en effet, seulement 5 % de la population anglaise avait droit de vote aux élections et plusieurs grandes villes ou même certains comtés n'étaient nullement représentés au Parlement.

C'est dans ce contexte d'agitation populaire que Paine rédige un premier essai vindicatif, à la demande même de ses collègues de la Régie. Ainsi paraît, en 1772, *The Case of the Officers of the Excise*, véritable plaidoyer syndical avant la lettre, dénonçant les bas salaires et le dur travail des douaniers. Paine s'avise aussi d'en adresser un exemplaire à tous les membres du Parlement pour qu'ils adoptent des mesures visant à « améliorer le statut des classes laborieuses ». Or, dans ce premier texte pamphlétaire, qui préfigure la montée du *républicanisme artisan* en

Angleterre autant qu'en Amérique, Paine exprime déjà clairement son parti pris en faveur des classes défavorisées. Il y écrit notamment :

Les gens aisés et riches penseront peut-être que je présente un portrait exagéré de la situation, mais s'ils pouvaient descendre dans les régions froides du besoin, dans le cercle polaire de la pauvreté, ils constateraient que leur opinion change avec le climat.

Ses prises de position et son agitation politique lui valent toutefois d'être renvoyé définitivement de la Régie en 1774. Il est alors forcé de vendre la tabagie tenue par son épouse et sa belle-mère puis, le 4 juin 1774, il se sépare officiellement mais à l'amiable, de sa femme qu'il n'avait épousée que par convenance sociale suite au décès de Samuel Olive. Mais le congédiement de Thomas Paine par la Régie des douanes aura bientôt une conséquence majeure, comme l'écrira plus tard le journaliste William Cobbett : « Il a coûté à l'Angleterre ses colonies américaines ».

Car en ce même été de 1774, à Londres, Paine fait la connaissance de Benjamin Franklin dont il partage déjà l'intérêt pour la science et vraisemblablement les idées politiques. Or, constatant la situation plus que précaire dans laquelle Paine se trouve à ce moment, Franklin lui conseille de partir pour l'Amérique en lui donnant en plus une lettre de recommandation adressée à son gendre, Richard Bache, et qui le présente comme « un jeune homme ingénieux et de grande valeur ». Car, ingénieux et audacieux, Thomas Paine l'était déjà, au point de répliquer à la fameuse maxime de son mentor

Franklin, « Là où la liberté existe, là est mon pays », par cette phrase plus étonnante encore : « Là où la liberté n'existe pas, là est mon pays ». On ne saurait dire s'il désignait par là son Angleterre natale ou son prochain pays d'accueil, mais son propos correspond bien à sa mission de pamphlétaire et visionnaire consacrant sa vie à promouvoir, partout où il passera, la cause de la liberté, et qui aura, partout aussi, à en payer le prix.



Mais pour l'instant, encouragé par cet appui décisif de son nouvel ami Franklin, Thomas Paine, alors âgé de 37 ans, quitte l'Angleterre à destination de l'Amérique. Il s'embarque à bord du *London Packet* le 30 octobre 1774 et se retrouve, au début de décembre 1774, à Philadelphie, la capitale du Nouveau Monde à cette époque. Son arrivée en Amérique va transformer radicalement sa propre situation et même bientôt le sort de tout le continent.

Ainsi, après avoir travaillé comme éducateur dans quelques familles notables de Philadelphie, Paine se voit offrir, dès février 1775, le poste d'éditeur puis de rédacteur en chef du *Pennsylvania Magazine* que vient tout juste de fonder le libraire-imprimeur Robert Aitken. Le 8 mars suivant, il publie dans le *Pennsylvania Journal* un audacieux texte abolitionniste, intitulé « African Slavery in America », qu'il signe d'ailleurs polémiquement *Justice and Humanity*. Il gagne ainsi l'amitié du Dr Benjamin Rush avec lequel il fonde, le 14 avril 1775, à la

Taverne Soleil de Philadelphie, la première Société anti-esclavagiste du continent. Tout en poursuivant son travail d'éditeur pour le compte de Robert Aitken, il produit d'autres articles pour le *Pennsylvania Journal* où il met en valeur ses idées républicaines et formule déjà certaines critiques concernant la discrimination à l'égard des femmes.

Mais en raison des événements qui se bousculent tant en Europe que dans le Nouveau Monde, un autre sujet commence à retenir sérieusement son attention. Celui des relations de plus en plus tendues entre les colonies américaines et l'Empire britannique. Cette question sera d'ailleurs au centre de son premier pamphlet majeur, *Le Sens commun*, que Paine commence à rédiger, dans le plus grand secret, dès l'automne 1775.

Il faut rappeler ici que l'Angleterre, ruinée par ses dépenses de guerre contre la France et l'Espagne, avait déjà imposé de nouvelles taxes qui affectaient de plus en plus l'économie générale et le commerce jugé « illégal » entre les colonies américaines et les Antilles françaises et espagnoles. Les colons américains se voyaient donc frappés d'impôts et de taxes multiples, au motif officiel « de subvenir, pour sa Majesté, aux dépenses liées à la défense, à la protection et à la sécurité des colonies ».

À ce chapitre, il y avait d'abord eu le Sugar Act (1764) qui imposait une taxe d'importation sur la mélasse antillaise, puis le fameux Stamp Act (1765) qui, en raison de sa portée plus générale, suscita bientôt la création de plusieurs sociétés de résistance appelées, entre autres, les « Fils de la liberté ».

Préconisant déjà le boycottage des marchandises venues de l'Angleterre, ces associations patriotiques et populaires constituaient aussi des lieux privilégiés d'apprentissage de la liberté et de la démocratie (*self government*).

Mais le gouvernement anglais avait ensuite voté la loi Townshend (1767) qui taxait les matières premières essentielles aux colonies dont les actes de résistance furent d'ailleurs réprimés par les armes lors du Massacre de Boston en 1770. Il y avait eu plus récemment encore le fameux Tea Act (1773), suivi du célèbre Boston Tea Party, lequel provoqua la colère du roi et l'adoption subséquente des Lois dites Intolérables (1774) qui déclenchèrent finalement la première vraie révolte des Américains. Le Québec Act du 1^{er} mai 1774 va ultimement faire déborder la coupe, comme on le verra plus loin.

C'est alors que survient, le 19 avril 1775, la bataille de Lexington qui marque le début officiel des hostilités et qui va d'ailleurs inciter le Congrès continental, tout juste formé par les treize colonies, à lever une armée le 10 mai 1775, et à en confier le commandement à George Washington dès le 15 juin suivant. L'Amérique révolutionnaire entrait donc dans une véritable guerre d'indépendance qui, bien au-delà de la fameuse Déclaration du 4 juillet 1776, ne se terminera qu'en 1783.



Ces événements-chocs de l'année 1775, qui coïncident en fait avec l'arrivée de Thomas Paine en

Amérique, le marquent profondément et vont déterminer sa stratégie en tant que pamphlétaire politique. Ainsi, le drame de Lexington puis la Proclamation de George III contre l'ultime *Pétition du Rameau d'olivier*, qui avait été présentée par le Congrès en juillet 1775, deviennent pour lui des arguments décisifs tant pour contrer l'opinion encore majoritaire des tenants de la réconciliation avec l'Empire, que pour plaider radicalement en faveur de l'indépendance américaine.

Il faut souligner aussi qu'au moment où Paine s'apprête à publier son audacieux pamphlet l'idée d'indépendance n'effleure pas encore l'esprit des colons américains. Paine en est d'ailleurs pleinement conscient puisqu'il confiera plus tard qu'« il était encore périlleux pour un homme à ce moment d'épouser en public la thèse de l'indépendance ». En fait, seuls quelques intellectuels et militants radicaux entrevoyaient alors la possibilité de se séparer de l'Angleterre ou étaient même convaincus de la nécessité de l'indépendance américaine. Cependant, aucun d'entre eux n'avait encore osé l'écrire et tous, sauf Samuel et John Adams, hésitaient à s'en afficher publiquement. Paine quant à lui, encouragé dans son projet d'écriture par son ami Franklin et soutenu dans son option *indépendantiste-républicaine* par ses deux premiers lecteurs critiques, Benjamin Rush et David Rittenhouse, n'hésitera pas à se déclarer ouvertement en faveur de l'indépendance américaine et à en promouvoir radicalement la cause. Son pamphlet s'avérera d'ailleurs tout à fait décisif pour la création des États-Unis d'Amérique.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
La vie de Thomas Paine avant la publication du <i>Sens commun</i> 1737-1776	11
<i>Le Sens commun</i> de Thomas Paine publié le 10 janvier 1776	25
Thomas Paine, <i>Le Sens commun</i> Adressé aux habitants de l'Amérique (Nouvelle édition, 1776)	47
La vie de Thomas Paine après la publication du <i>Sens commun</i> 1776-1809	139
Le Québec à l'heure de la révolution américaine	155
Bibliographie	181

COMPOSÉ EN PLANTIN CORPS 10,5
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 1995
SUR LES PRESSES DE AGMV
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC
POUR LE COMPTE DE DENIS VAUGEOIS
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION